Georges BALANDIER [1920 -]

Ethnologue et sociologue français
professeur émérite de La Sorbonne, Directeur d'études au [Centre d'études africaines](#) à l'ÉHESS.

(1996)

“Le sacré par le détour des sociétés de la tradition”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Georges BALANDIER

"Le sacré par le détour des sociétés de la tradition".

Un article publié dans les **Cahiers internationaux de sociologie**, vol. 100, janvier-juin 1996, pp. 5-12. Paris : Les Presses universitaires de France.

[Le 28 janvier 2008, M. Georges Balandier, par l'intermédiaire de M. [Jean Benoist](#) nous accordait sa permission de diffuser quelques-uns de ses livres ainsi que tous les articles publiés dans les Cahiers internationaux de sociologie. M. Balandier n'a pas d'adresse de courrier électronique, mais on peut lui en adresser un au Centre d'études africaines, Bd Raspail, à Paris. On peut contacter la secrétaire de ce centre, Elizabeth Dubois, au 01 53 63 56 50 ou la secrétaire des Cahiers internationaux de sociologie, Christine Blanchard au 01 49 54 25 54.]

Courriels : Mme Élisabeth Dubois, sec. de direction,
Centre d'études africaines (ÉHESS) : stceaf@ehess.fr
M. Jean Benoist : oj.benoist@wanadoo.fr

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 19 mai 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Georges BALANDIER [1920 -]

Ethnologue et sociologue français

professeur émérite de La Sorbonne, Directeur d'études au [Centre d'études africaines](#) à l'ÉHESS.

"Le sacré par le détour des sociétés de la tradition".

Un article publié dans les **Cahiers internationaux de sociologie**, vol. 100, janvier-juin 1996, pp. 5-12. Paris : Les Presses universitaires de France.

Table des matières

[Résumé / Summary](#)

- I. [Prologue](#)
- II. [Lecture des sciences sociales](#)
- III. [Sacré et théorie de la nature](#)
- IV. [Sacré, mythe et rite](#)
- V. [Sacré et pouvoir](#)
- VI. [L'événement](#)

Georges BALANDIER

"Le sacré par le détour des sociétés de la tradition". *

Un article publié dans les **Cahiers internationaux de sociologie**, vol. 100, janvier-juin 1996, pp. 5-12. Paris : Les Presses universitaires de France.

Résumé

[Retour à la table des matières](#)

Le sacré ne se définit pas entièrement par le savoir positif. Celui-ci contribue à le dissocier des interprétations théologiques et philosophiques. L'École française de sociologie (Durkheim, Mauss, Hubert) le délimite à partir des représentations, des croyances et obligations, des pratiques relatives à des « êtres et des choses sacrés ». L'ethnologie et l'anthropologie moderne le relient à une théorie de la nature inscrite dans une tradition, à un mode de symbolisation, à des systèmes de communication. Elles en montrent les enjeux dans la confrontation ordre / désordre.

Mots clés : Sacré, Religion, Mythe, Rite, Communication, Sens.

SUMMARY

The sacred sphere is not fully defined by positive knowledge, which helps separate it from philosophical and theological interpretations. The French School of Sociology (Durkheim, Mauss and Hubert) delimits it on the basis of representations, beliefs, obligations, practices having to do with « sacred beings or things ». By linking this sphere to a theory of nature that fits into a tradition, a system of com-

* Texte-guide d'une conférence dans le cadre d'un colloque ayant pour thème *Le Sacré*, organisé par la « Société d'écologie », organisé par la « Société d'écologie humaine » à Bordeaux.

munication and a form of symbolization, ethnology and modern anthropology shed light on the order / disorder confrontation.

Key words : The sacred sphere, Religion, Myth, Rite, Communication, Meaning.

I. - PROLOGUE

[Retour à la table des matières](#)

Le *défi* est incontestable ; le sacré ne se laisse pas facilement saisir par la pensée, et encore moins par le savoir positif - il se « vit » plus qu'il ne se laisse définir. Les sociétés traditionnelles, anthropologisées, sont si multiples, si diverses, que leur mise en œuvre du sacré ne se prête guère à une interprétation unifiante, à une théorie du sacré qui serait capable de réduire sans abus cette diversité. Et cela d'autant plus que si nous sommes toujours hantés par le sacré, nous vivons en une époque où l'image du monde est davantage dépendante des sciences et des techniques, et moins du surnaturel, moins du sacré que de l'efficacité ; c'est là une raison de pratiquer le détour anthropologique (ou ethnologique), d'éclairer notre situation par celles des autres cultures. Ces cultures où, selon le mot d'un ethnologue, « *tout est religieux* » ; ou, du moins, l'était apparemment jusqu'à une date encore proche.

Nous savons mieux ce que sont la religion, l'institution religieuse, la gestion instituée du sacré que ce qu'il est *en lui-même*. À tel point que nous avons tenté de mieux l'appréhender au-dehors, de le considérer dans ses formes estimées « primitives » ou premières. En portant l'attention sur les catégories indigènes qui l'expriment - comme le terme polynésien *mana*, qui désigne un pouvoir surnaturel associé à certaines choses et à certains êtres. En portant aussi l'attention sur « les formes (plus) élémentaires de la vie religieuse », où le sacré aurait conservé une plus grande visibilité ou lisibilité.

Il est d'ailleurs significatif de constater que l'art moderne a autant été inspiré par le « sacré sauvage » (comme il était dit) que par les formes « sauvages ». Le peintre moderne a pu trouver là l'incitation à établir des liens vécus avec la nature non domestiquée et ses puissances cachées. Et l'objet cubiste est d'abord un « *objet fétiche* », médiateur entre l'homme et la nature, l'homme et le social, le visible et l'invisible. C'est une recherche de communication avec ce qui est le plus « primitif », le plus originaire, en même temps qu'un dépassement de la tradition picturale. C'est une telle entreprise qui a conduit Jean Paulhan à affirmer audacieusement : « *Avec un peu de chance nous saurions enfin grâce aux tableaux modernes ce que c'est que le sacré.* »

II. - LECTURE DES SCIENCES SOCIALES

[Retour à la table des matières](#)

Les sciences sociales ont eu le projet de parvenir à une connaissance du sacré et du phénomène religieux qui soit indépendante des interprétations métaphysiques et théologiques. Une connaissance positive, sans qu'il y ait accord des fondateurs de la sociologie religieuse sur la possibilité de l'entreprise. Certains, dont Max Weber, affirment que ces phénomènes - le sacré, le religieux - échappent à la compétence du sociologue. Celui-ci ne pourrait étudier de manière valable que le « pourquoi » des variations dans les croyances, les cultes, les rites : les variations dans leur rapport à la société et à la culture, ainsi que dans le cours du mouvement historique.

C'est la première école française de sociologie (Durkheim, Mauss, Hubert) qui a fait du sacré une préoccupation principale ; en alimentant la recherche d'une large information ethnologique ; en reconnaissant que le sacré, en ce qu'il est essentiellement, ne se laisse pas enfermer dans une seule définition.

Suivons, en ses éléments principaux, l'argumentation de Durkheim. Ce qui s'identifie, ce sont « *des êtres et des choses sacrés* », un monde du sacré séparé du monde profane, avec des communications établies de l'un à l'autre. A ces êtres et choses sacrés sont associées des représentations (une vision du monde à laquelle le mythe et/ou le dogme donne forme), des relations de croyance et d'obligation (une éthique et une « morale ») et des pratiques (des rites). C'est par rapport à ces caractéristiques que Durkheim manifeste l'ambivalence du sacré. Sous deux aspects. D'une part, le sacré relève de la transcendance - il est constitutif de puissances *extérieures* et *supérieures* à l'univers humain - bien qu'il soit d'origine sociale, comme le montre *la diversité de ses réalisations selon les sociétés et les époques*. D'autre part, le sacré se dédouble en un *sacré pur*, garant de l'ordre, du bien, des valeurs, et un *sacré impur*, générateur du désordre, du mal, de la transgression. En somme, le sacré se trouve là où s'effectue l'affrontement de l'ordre et du désordre, du bien et du mal, des valeurs contraignantes et de la transgression subversive. C'est une ligne de front.

En ce sens, Durkheim est conduit à affirmer que le sacré et le religieux procèdent *en définitive* de la contradiction entre la liberté, les passions, les intérêts de l'homme et les contraintes qui font que l'ordre social soit possible et durable. C'est en *déplaçant* ces contraintes, des rapports sociaux vers les êtres et les objets sacrés, qu'il devient possible de les imposer (elles tiennent leur autorité de l'extérieur de l'univers humain) et de les faire interioriser par l'effet de la croyance. Alors les dieux aident au bon entretien, au bon fonctionnement, de la machine sociale.

L'anthropologie moderne a une autre appréhension du sacré, plus prudente - elle procède par des détours - et plus diversifiée. Elle le place sous d'autres éclairages, elle ne réduit pas sa *complexité* afin de mieux le théoriser. Elle l'aborde par le mythe, le rite, le sacrifice, mais aussi par la considération des conceptions relatives à la parole (ou « verbe »), au symbole et à l'image (l'icône), à la personne. Elle saisit

le sacré dans ce qui contribue à *l'attribution de sens*, dans ce qui fonde la *communication* entre les hommes, les autres êtres et le monde, dans ce qui assure la gestion de l'ordre et du désordre - et, par là, elle ne peut évacuer la question de la violence.

III. - SACRÉ ET THÉORIE DE LA NATURE

[Retour à la table des matières](#)

Les cultures de la tradition ne tracent pas de stricte séparation entre l'homme et la nature, l'homme et la société, l'homme et les « puissances » extérieures à l'univers humain. En elles, tout communique, se trouve mis en correspondance et relié - relier est ce qu'implique l'idée *première* de la religion. Tout fait monde ou cosmos - au sens philosophique de ces termes. La réalité peut être vue comme une sorte de registre dont il faut interpréter les signes et décoder les messages. La formation sacerdotale est l'accès à cette *connaissance profonde*, et l'initiation contribue à un dévoilement progressif par lequel chaque homme se forme et se situe selon sa condition. Il n'y a pas ici une idée de la nature comme objet possible de transformation (matière, source d'énergies pouvant être de plus en plus maîtrisées, possédées) et comme objet d'étude scientifique (mis à distance et mis en interrogation). Cette idée-là est moderne en Occident, où elle se forme pleinement à partir du XVI^e siècle.

Dans les cultures de la tradition, il n'y a pas de projet de *possession du monde*, mais des réalisations diverses de l'accord au monde, de la mise en relation d'échange. Et le sacré est le « troisième terme » (les deux autres étant la nature et l'homme) par lequel cet accord s'opère. On le voit bien en considérant les pratiques de production, et notamment de rapport à la terre. Il s'y retrouve ce que Jean-Pierre Vernant a noté à propos de la Grèce ancienne. Le travail de la terre n'est pas un type de comportement, la production par des moyens techniques de

« valeurs » nécessaires au groupe. C'est une forme nouvelle de conduite religieuse : « *La culture de la terre n'est rien d'autre qu'un culte.* » Le paganisme reste dit affaire de paysans, de gens de la terre, dans notre propre tradition.

Les illustrations ethnologiques sont nombreuses. En Mélanésie (aire de la Nouvelle-Guinée), les activités productives ne sont ni vécues ni conçues comme une lutte des hommes contre la nature afin de la transformer, mais comme un rapport contractuel qui englobe les morts et certains personnages mythiques. La relation technique, le travail sont indissociables du sacré. En Afrique (région congolaise), la terre est bien davantage qu'un facteur de production ; elle est associée aux vivants - membres d'un même lignage, d'un même clan - et aux morts ; elle bénéficie du sacre des ancêtres ; elle est un registre symbolique et requiert l'intervention du rite autant que celle de l'outil. Jusqu'au point où elle peut bénéficier d'un culte propre, exiger la formation d'un corps sacerdotal (les « *maîtres et prêtres de la terre* ») constitué par certains descendants des premiers occupants ; comme c'est aussi le cas en Afrique occidentale. *L'autochtonie*, le fait d'être là au commencement, à l'origine, engendre une forme du sacré alliée à la terre, inscrite dans les limites d'un territoire.

Le rapport de l'homme à sa *propre nature* - son corps, sa sexualité - est également et fortement soumis aux effets du sacré. Le corps est souvent vu comme une réplique du monde, comme un registre symbolique, comme un espace où se déploient des forces qui sont aussi celles de l'univers. Ainsi, chez les Dogon du Mali. Le corps est composé des quatre éléments, articulé selon le nombre clef de l'univers (vingt-deux), porteur d'une force vitale (*nyama*) partout active y compris dans les êtres surnaturels, et support des principes spirituels localisés dans certains organes, dont le sexe. La conception de la force vitale est significative. C'est elle qui fait exister, qui fait être dans la durée ; mais elle peut varier sous l'effet des circonstances, des événements ; elle peut, soumise à l'impureté, en étendre la contagion ; elle peut de-

venir néfaste en étant libérée de son support et réduite à l'état d'énergie sauvage.

Cette brève incursion contribue à manifester des aspects du sacré. Son association à une représentation symbolique de l'univers et de l'homme, à un *symbolisme généralisé*. Sa *fonction* dans la gestion des forces de vie, telle que le sacrifice devient le moyen de faire de la vie avec de la mort. Son inscription en tant que *catégorie* dans un tableau d'oppositions : forces + (fastes) / forces - (néfastes) ; vie/mort ; pur/impur et permis/interdit.

La considération de la sexualité confirme, complète ces constatations. Elle est aussi constitutive du champ symbolique ; elle est liée à la communication, à la parole ; elle est génératrice de toute une série de différenciations, sur le modèle mâle/femelle. C'est sur la base de la sexualité que l'opposition pur/impur prend toute sa netteté. De même que l'opposition licite/tabou, selon laquelle la transgression la plus néfaste est celle de l'inceste. Cette transgression est une infraction à la loi du vivant dont le sacré assure le respect ; elle requiert un traitement rituel plus qu'une sanction ; laissée à elle-même, elle ne pourrait qu'engendrer les maux et le mal, la stérilité des êtres et de la nature. Il faut ajouter que la continence sexuelle contribue à marquer des moments forts de la vie collective, ou une appartenance forte à la communauté religieuse.

IV. - SACRÉ, MYTHE ET RITE

[Retour à la table des matières](#)

Le sacré implique le mythe, qui est son explication, et le rite, qui est sa *mise en oeuvre*. Le mythe reporte au temps des commencements, des origines, des créations ; il réfère à une réalité primordiale, cachée ; il permet de donner du sens et de structurer l'univers sensible. Il inscrit le sacré dans une vision du monde qui est supra-rationnelle.

Ainsi, le mythe dogon (et ses commentaires philosophiques et théologiques formulés par les « sages ») qui « *commence à l'aurore des choses* ». Mythe et commentaires rapportent ensemble le récit des créations successives, précisent le moment où l'humanité apparaît et où la vie s'organise sur la terre par la répartition des régions cultivables, l'institution du mariage et l'invention des techniques. La terre (le lieu), la règle (la Loi) et l'outil (le travail) fondent un ordre - sacralisé *parce qu'il est celui des origines*, parce qu'il est l'œuvre des premiers ancêtres. Le sacré est fondateur et il tient son pouvoir de ce fait.

Mais cet ordre du monde est *vulnérable*, des forces contraires y agissent, le désordre y travaille, l'impureté peut s'y répandre. C'est par là que la *sauvagerie des pulsions* (symbolisée par l'inceste), la mort et la *régression* tracent leur chemin. Le sacré est alors rapporté aux états critiques (aux crises), et le sacrifice est le moyen opposé à ces dégradations ; l'opération sacrificielle doit rétablir l'ordre perturbé, le raviver. Chez certains peuples de la tradition cette interprétation est poussée jusqu'au point extrême ; elle aboutit alors à une *vision tragique* du monde, comme chez les anciens Aztèques où le monde est continuellement menacé de disparition, de retour au chaos, et où les sacrifices humains répétés en de nombreux jours de l'année sont estimés capables de contenir « *l'assaut du néant* ».

Mais il faut retrouver les Dogon et leur grand rite : celui du *sigui*, qui s'effectue tous les soixante ans, qui relie l'ensemble des vivants aux origines, *au premier ancêtre* et *au premier mort*... Ce rite, aux aspects festifs et où toute une « nation » s'engage, traite dramatiquement de sept thèmes majeurs : la mort, les funérailles, les masques animés durant la cérémonie du lever de deuil /la parole fécondante, la naissance, le maternage et la circoncision. Le domaine du sacré est non pas seulement déterminé par la référence aux origines, mais par la confrontation de la mort et de la vie, par la nécessité où se trouvent les hommes de leur attribuer un sens et de les gérer conjointement.

Le rite est toujours une *dramatisation* ; religieux (cas le plus fréquent), il est une action dramatique dans l'espace du sacré. Une action Par laquelle les participants entrent en relation avec les puissances extérieures au monde ordinaire. Un système de communication complexe dont l'une des formes est la *transe*. Une technique des « passages » qui permet de communiquer avec un au-delà de l'univers humain commun, de franchir les limites qui s'imposent à la conscience ordinaire, de recevoir des messages et des visions émis depuis un « ailleurs », d'accéder à un autre ordre de la réalité et à des connaissances que le monde de la vie quotidienne ne peut produire, mais dont il éprouve le manque. En termes de *topologie cognitive*, le sacré est cet espace où se trouvent tracés les chemins d'une « *autre connaissance* » - libre à l'égard de la raison instrumentale et de l'action objective sur le monde.

V. - SACRÉ ET POUVOIR

[Retour à la table des matières](#)

Il reste à évoquer une « énigme », celle que pose la mystérieuse connivence du sacré et du pouvoir traditionnel, l'étrange parenté de leur mode d'exister. Le politique - comme le religieux d'une façon plus générale - contribue à donner de la société une image unifiée (elle semble faire « corps ») et transfigurée, idéalisée. Dans les sociétés de la tradition, la liaison forte de l'ordre du monde et de l'ordre des hommes impose la liaison forte du pouvoir et du sacré, une liaison très apparente dans les systèmes théocratiques, les royautés divines et les royautés où le souverain a la charge des « forces » naturelles fécondantes - comme dans l'univers des rois « faiseurs de pluie ».

Il y a davantage à voir. Le souverain traditionnel est séparé de la société comme les dieux le sont de l'univers humain ; il est à-part, unique, différent, chargé de la force du pouvoir ; c'est de cette distance et de sa différence qu'il tient la capacité de gouverner, de commander

et imposer. C'est là ce qui confère à la procédure de l'investiture la fonction de « faire » le roi. Il en reçoit l'initiation suprême - à lui seul réservée - et il en est transfiguré. Il accède à une double existence ; il est encore une *personne humaine*, mais séparée ; il est surtout une *personne mystique* ; la théorie des deux corps du roi (humain/mystique) souligne cette existence en double.

On comprend alors qu'il n'y ait pas de pouvoir traditionnel possible sans un large déploiement de symboles, sans un encadrement rituel et cérémoniel, sans une contrainte des prescriptions (obligations) et des tabous ; tout s'en trouve marqué, de l'espace palatial au corps du roi et à ce qui l'environne. Les arts servent alors conjointement la royauté et le sacré. Ainsi, dans les royaumes de la Bénoué au Nigeria, où le souverain est responsable des actes religieux dont « dépend » le bien-être du peuple, la lutte contre les puissances néfastes. Les masques royaux sont placés au centre de l'activité publique *et* rituelle ; ils ravivent les relations-forces entre l'homme, la nature, les ancêtres et le passé où s'enracinent la tradition, le pouvoir, l'histoire.

VI. - L'ÉVÉNEMENT

[Retour à la table des matières](#)

Mais cette force du sacré résiste-t-elle à l'événement ? Celui-ci est générateur de mouvement, de transformations, de remise en cause des modèles et des valeurs. Dans ces circonstances et conjonctures, l'institution du sacré est menacée, celui-ci devient en quelque sorte *disponible*, pour une part. Toute situation de crise durable crée les conditions d'un *remploi du sacré*. L'Afrique de la colonisation finissante et des indépendances en a apporté une preuve ; les cultes nouveaux y ont foisonné - réponses à des dangers vus sous l'aspect de la sorcellerie - et les messianismes s'y sont multipliés - annonceurs d'une libération propice à un refaçonnage social, culturel, éthique. Ce ne sont pas des manifestations singulières et exotiques, nous-mêmes connaissons au-

jourd'hui ce retour à *l'effervescence du sacré* ; il lui est demandé de restituer du sens à notre destin et de porter remède à nos incertitudes.

Cahiers internationaux de sociologie
54, boulevard Raspail
75006 Paris